

SESSION 2011

**AGRÉGATION
CONCOURS EXTERNE**

**Section : LANGUES VIVANTES ÉTRANGÈRES
ITALIEN**

THÈME ET VERSION

Durée : 6 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Le thème et la version sont à rédiger sur des copies distinctes.

Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.

De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

NB : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.

Tournez la page S.V.P.

THÈME

PHILIPPE : Eh bien, Lorenzo ?

LORENZO : Ma jeunesse a été pure comme l'or. Pendant vingt ans de silence, la foudre s'est amoncelée dans ma poitrine, et il faut que je sois réellement une étincelle du tonnerre, car tout à coup, une certaine nuit que j'étais assis dans les ruines du Colisée antique, je ne sais pourquoi je me levai, je tendis vers le ciel mes bras trempés de rosée, et je jurai qu'un des tyrans de la patrie mourrait de ma main. J'étais un étudiant paisible, je ne m'occupais alors que des arts et des sciences, et il m'est impossible de dire comment cet étrange serment s'est fait en moi. Peut-être est-ce là ce qu'on éprouve quand on devient amoureux.

Philippe : J'ai toujours eu confiance en toi, et cependant je crois rêver. [...]

Lorenzo : J'ai voulu d'abord tuer Clément VII ; je n'ai pas pu le faire parce qu'on m'a banni de Rome avant le temps. J'ai recommencé mon ouvrage avec Alexandre. Je voulais agir seul, sans le secours d'aucun homme. Je travaillais pour l'humanité ; mais mon orgueil restait solitaire au milieu de tous mes rêves philanthropiques. Il fallait donc entamer par la ruse un combat singulier avec mon ennemi. Je ne voulais pas soulever les masses, ni conquérir la gloire bavarde d'un paralytique comme Cicéron ; je voulais arriver à l'homme, me prendre corps à corps avec la tyrannie vivante, la tuer, et après cela porter mon épée sanglante sur la tribune, et laisser la fumée du sang d'Alexandre monter au nez des harangueurs, pour réchauffer leur cervelle ampoulée.

PHILIPPE : Quelle tête de fer as-tu, ami ! quelle tête de fer !

LORENZO : La tâche que je m'imposais était rude avec Alexandre. Florence était, comme aujourd'hui, noyée de vin et de sang. L'empereur et le pape avaient fait un duc d'un garçon boucher. Pour plaire à mon cousin, il fallait arriver à lui porté par les larmes des familles ; pour devenir son ami, et acquérir sa confiance, il fallait baiser sur ses lèvres épaisses tous les restes de ses orgies. J'étais pur comme un lis, et cependant je n'ai pas reculé devant cette tâche. Ce que je suis devenu à cause de cela, n'en parlons pas. Tu dois comprendre ce que j'ai souffert [...]. Je suis devenu vicieux, lâche, un objet de honte et d'opprobre ; qu'importe ? Ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

PHILIPPE : Tu baisses la tête ; tes yeux sont humides.

LORENZO : Non, je ne rougis point ; les masques de plâtre n'ont point de rougeur au service de la honte. J'ai fait ce que j'ai fait. Tu sauras seulement que j'ai réussi dans mon entreprise. Alexandre viendra bientôt dans un certain lieu d'où il ne sortira pas debout. Je suis au terme de ma peine, et sois certain, Philippe, que le buffle sauvage, quand le bouvier l'abat sur l'herbe, n'est pas entouré de plus de filets, de plus de nœuds coulants que je n'en ai tissés autour de mon bâtard. Ce cœur, jusques auquel une armée ne serait pas parvenue en un an, il est maintenant à nu sous ma main ; je n'ai qu'à laisser tomber mon stylet pour qu'il y entre. [...]

PHILIPPE : Tu es notre Brutus, si tu dis vrai.

Alfred de Musset, *Lorenzaccio* (III, 3)

VERSION

Mercoledì, addì 27 febbraio 1760

Chiacchiera

Egli mi vien bisbigliato negli orecchi da più lati, che essend'io e il mio compagno uomini dedicati da lungo tempo in qua alle lettere, noi dovremmo piuttosto prendere qualche materia massiccia e scrivere un libro di sostanza, che intrattenerci in questo giornale. Ma noi ci siamo cotanto ostinati e stiamo sì saldi nel proposito nostro, che non solamente proseguiremo a dar fuori i fogli che abbiamo cominciato, ma crediamo di aver ragione, e siamo di parere che non si possa dettare libro né più massiccio, né di maggiore sostanza di questo. Ogni uomo che detta libri, sieno di quale argomento si voglia, fa giovamento ad alcuni pochi altri uomini, ma non ad una società intera; ed ecco la cagione. Egli comincia a fare gli studj suoi, e secondo l'inclinazione ch'egli ha o l'educazione che riceve, si appiglia piuttosto a questo, che a quello. Quando ha eletto, legge oggi, medita domani, e tutto ripone nella memoria, la quale fa conto che sia un borsotto che di giorno in giorno si va empando di certe immaginette, chiamate idee, le quali stannosi apparecchiate al bisogno e attendono chi le desti. Intanto ecco che gli nasce in cuore una certa voglia di farsi onore, detta amore di gloria; e questa è come un gonfiatoio da rigonfiare palloni, che, soffiando intrinsecamente, dà nella testa, mette in movimento i suoi pensieri: questi vogliono uscire; ond'egli, presa la penna in mano, gli mette in libri e gli stampa. Ma che ne avviene per lo più? che egli uscito poche volte di sé e di rado affacciandosi alla finestra del mondo, ha formati certi suoi pensieri e arzigogoli astratti, certe meditazioni recondite, e poi le ha scritte in un certo modo sì studiato che pochi intendono quel che dice; onde il libro suo fa poca utilità al comune. Noi, all'incontro, non andiamo ghiribizzando in noi medesimi per comporre questo foglio, né facciamo ricolta nella memoria nostra d'intenzioni e idee limosinate qua e colà col mezzo di un lungo lungo leggere, o di un profondo meditare; ma domandiamo a tutti di che hanno bisogno; e quando ce l'hanno scritto in polizze, in lettere, o lasciato detto a voce, formiamo di questo la materia nostra, n'empiamo un foglio e lo pubblichiamo. Ogni uomo sa che cosa è bisogno, ed ecco che l'argomento è chiarissimo e universale. Veniamo agli esempi. Vitruvio e il Palladio scrissero di architettura: sono libri che abbisognano a que' pochi, i quali vogliono fare gli architetti: i più hanno bisogno di case da starvi dentro. I nostri fogli non insegnano le proporzioni dell'edificare, ma insegnano dov'è una casa bella e fabbricata, e fino ti dicono ove sono le chiavi se vi vuoi entrare. Il Petrarca fece sonetti e canzoni assai per acquistarsi l'amore di una donna; se tu lo leggi in vita tua, non ne cavi un'oncia di aiuto per ammogliarti: viene un uomo che ha di bisogno di moglie, lo spiega sul nostro foglio, e fino a qui egli ha otto partiti alle mani da scegliere a modo suo.

Gaspere GOZZI, *La Gazzetta Veneta*, N. VII, Firenze, Sansoni

